





# LA CONQUÊTE DE L'OUED



Daniel Cohen éditeur

### *Littératures*, une collection dirigée par Daniel Cohen

*Littératures* est une collection ouverte, tout entière, à l'écriture, quelle qu'en soit la forme : roman, récit, nouvelles, autofiction, journal ; démarche éditoriale aussi vieille que l'édition elle-même. S'il est difficile de blâmer les ténors de celle-ci d'avoir eu le goût des genres qui lui ont rallié un large public, il reste que prescripteurs ici, concepteurs de la forme romanesque là, comptables de ces prescriptions et de ces conceptions ailleurs, ont, jusqu'à un degré critique, asséché le vivier des talents. L'approche de *Littératures*, chez Orizons, est simple – il eût été vain de l'indiquer en d'autres temps – : publier des auteurs que leur force personnelle, leur attachement aux formes multiples du littéraire, ont conduits au désir de faire partager leur expérience intérieure. Du texte dépouillé à l'écrit porté par le souffle de l'aventure mentale et physique, nous vénérons, entre tous les critères supposant déterminer l'œuvre littéraire, le style.

Flaubert écrivant : « J'estime par-dessus tout d'abord le style, et ensuite le vrai », il savait avoir raison contre tous les déperissements. Nous en faisons notre credo. D.C.

Dans la même collection :

Farid Adafer, *Jugement dernier*, 2008  
Bertrand du Chambon, *Loin de Varānasi*, 2008  
Odette David, *Le Maître-Mot*, 2008  
Jacqueline De Clercq, *Le Dit d'Ariane*, 2008  
Toufic El-Khoury, *Beyrouth pantomime*, 2008  
Maurice Elia, *Dernier tango à Beyrouth*, 2008  
Pierre Fréha, *La conquête de l'oued*, 2008  
Gérard Gantet, *Les hauts cris*, 2008  
Gérard Glatt, *Comme une poupée dans un fauteuil*, 2008  
Henri Heinemann, *L'Éternité pliée*, Journal, édition intégrale.  
Gérard Laplace, *La Pierre à boire*, 2008  
Enza Palamara, *Rassembler les traits épars*, 2008

ISBN 978-2-296-04691-7

© Orizons, chez L'Harmattan, Paris, 2008

Pierre Fréha

# La conquête de l'oued

## Du même auteur

### ROMANS

*La Conquête de l'oued*, Orizons, Paris, 2008

*Sabib*, L'Harmattan, Paris, 2006

*La diva des ménages*, L'Harmattan, Paris, 2004

*Tournesol*, L'Harmattan, Paris, 2001

*L'ombrelle des sentiments*, Mercure de France, Paris, 1981

*Anglo-Lunaire*, Mercure de France, 1979

### NOUVELLES

*Monsieur Flagel*, « L'Autre Journal », 1986

*The Family Boulin*, « Formations », États-Unis (en anglais), 1986

*Retour de Méditerranée*, « La Croix », 1987

*Monsieur Flagel speaks, terms of old francs*, « Formations », États-Unis (en anglais), 1988

*Un visage de prince*, « La Croix », 1989

*Casino*, « Libre Accès », 1993

### CRITIQUE

*De l'Asie à Londres*, « Europe », Littérature de Grande-Bretagne, 1993

### GRAND PUBLIC

*Les réussites pour tous*, De Vecchi, Paris, 2003

*Le grand livre des jeux de cartes*, De Vecchi, Paris, 1995

*Jouer au bridge*, De Vecchi, Paris, 1991

*Jouer au poker*, De Vecchi, Paris, 1991

*Jouer aux réussites*, De Vecchi, Paris, 1991

*L'entretien d'embauche : erreurs et pièges à éviter pour être recruté*, De Vecchi, Paris, 1992

THÉÂTRE RADIOPHONIQUE

*Monsieur Flagel parle en anciens francs*, France-Culture, Grand  
Prix Paul Gilson 1989





Je vois ces plaines verdoyantes, ces vergers, ces forêts, ces fleuves et ces rivières ; tant d'abondance !  
Quel besoin ont les Français d'occuper mon Pays, de sable et de rochers ?

Abd el-Kader, 29 avril 1848, au premier jour de sa captivité en France



## El Bahdja

La mémoire de notre famille ne doit pas se perdre. C'était mon dernier soir à Alger. Le ciel était couvert. Azziz me prit par l'épaule.

« Qu'est-ce que vous diriez d'un petit hammam avant d'aller dîner, mon ami ? » proposa-t-il.

Nestor se joignit à nous. L'établissement était situé au-dessus de la Grande Poste. On roula rapidement nos affaires dans un casier situé au-dessus de matelas alignés côte à côte sur une petite estrade. Après avoir passé une lourde porte, on parvint dans un vaste espace sans fenêtre. De fines gouttes d'eau ruisselaient du plafond. On s'installa près d'une fontaine.

« J'ai beaucoup de chance, dis-je aussitôt dans les brumes du bain de vapeur. Mon voyage se termine... »

— Vous repartez demain matin ?

— Oui.

— Quel bilan tirez-vous ? Globalement positif ? »

Il parlait de mon voyage comme de l'action d'un gouvernement !

« C'est un exercice de réconciliation qui se termine. Réconciliation avec moi-même. »

— Avec vous-même seulement ? »

Il paraissait déçu.

« Avec toute une nation aussi. Vous préférez comme ça ? »

— J'aime mieux.

— Tu ne me laisses rien passer, n'est-ce pas ? »

Il haussa les épaules.

« Tu n'as pas retraversé la Méditerranée pour qu'on te laisse passer quoi que ce soit. Moi ou un autre. Ça fait combien de temps ? Quarante ans, c'est ça ? Et il faudrait encore user de diplomatie. Après tout ce temps. Les masques sont tombés tout au long de votre séjour, mon ami. Demande aux esprits du hammam qui nous entourent ce qu'ils en pensent. Je suis sûr qu'ils seront d'accord avec moi. »

Je ne sais pas à quels esprits il faisait allusion. Il ne me loupait jamais. Je me saisis d'un broc qui flottait dans la fontaine et le remplis d'eau

brûlante que je laissai glisser lentement le long de mon dos. La chaleur balaya toutes les tensions de ces dernières semaines, comme si elle libérait mon énergie. Impossible de le nier à la veille du départ : les bousculades d'Azziz m'avaient rendu service. À quoi mon voyage aurait-il ressemblé sans lui ? Il m'avait guidé tout au long d'un périple passionnant et périlleux.

« Ce hammam remonte à l'époque turque, vous croyez ? lui demandai-je.

— Cet espace, oui. L'entrée, non. »

Après le bain, on retourna dans la pièce principale, enveloppés dans d'épaisses serviettes. On s'allongea sur les matelas.

« Omar ! cria Azziz. Tu nous apportes trois jus de fruits ! »

Avec ses yeux bleus soulignés d'un trait de khôl et son fin collier de barbe presque imperceptible, teint au henné, le gérant abandonna à regret son journal, ouvrit un frigidaire situé derrière le comptoir et déboucha les bouteilles.

« Français ? me dit-il.

— Oui.

— L'ONU vient de décider de mener sa propre enquête après l'attentat qui a visé ses locaux à Hydra, fit-il abruptement, en s'asseyant à l'extrémité du lit où j'étais allongé.

— Bonne nouvelle, non ?

— Pas une mauvaise chose. On va en savoir un peu plus sur tout ça, pas vrai ? Je vais vous dire, je mettrai ma main à couper que nos braves dirigeants manipulent le terrorisme islamiste en leur faveur. Ils sont tous, autant qu'ils sont, responsables des massacres et des attentats suicide. Moi, c'est ce que je pense. Armée et FIS confondus. »

A la veille du jour de la grande prière, le hammam était presque vide. Un client âgé ronflait à l'autre bout de la pièce.

« Certains le disent, ajouta Azziz prudemment.

— Moi, je le dis. Les intégristes islamistes tuent, mais l'armée aussi. Dire que ce régime pourri est innocent relève de la naïveté, dire qu'il est complice n'absout pas pour autant les islamistes de leurs crimes.

— Compliqué », dis-je à mon tour.

Depuis le temps que le pays, dont je venais, refusait la repentance pour son passé colonial, les activités subversives se multipliaient, comme s'il y eût un lien entre l'intransigeance des uns et les déboires identitaires des autres. Le gagnant de ce dialogue de sourds c'était l'extrémisme. La perversité des services spéciaux faisait le reste.

Je n'aurais pas associé la chaleur et la détente du hammam avec l'inquiétant constat que notre gérant dressa soudain sans crier gare :

« Le phénomène islamiste dans notre pays, il est fabriqué de toutes pièces dans les labos de nos services secrets, affirma-t-il d'une traite.

— Pourquoi le serait-il ?

— Je vous le dis. »

Maigre démonstration.

« Ce sont comme des chimistes : ils font des expériences. Un attentat qui vise ici, un autre qui vise là.

— À qui le crime profiterait-il ? »

La question n'intéressait pas Omar. Il haussa les épaules. Elle était pourtant essentielle ! Je ne le faisais pas exprès. Je posais des questions pour mieux comprendre, pas pour prendre parti.

« Regardez ce qui se passe en Kabylie, continua-t-il. Le pouvoir s'est mis dans la tête de contrecarrer le berbérisme. Pourquoi ? Hein, pourquoi ?

— Pourquoi ? répétais-je avec bonne volonté.

— Parce qu'en Kabylie on aime la liberté, la vraie. Tandis qu'ici, à Alger, on n'a pas l'habitude. La démocratie et nous, ça fait deux. Il faut toujours qu'on la contienne. Vous connaissez l'épreuve des rênes, on est comme des pur-sang. Il faut toujours qu'ils nous brident. On n'a jamais la maturité qu'il faut. »

Au fil des semaines j'avais pris l'habitude d'entendre les Algériens, dans les cafés ou les hammams, parler de tous ces sujets.

« Alger se barricade, regardez les bâtiments officiels. Et tous ces barrages. La petite lampe qu'on passe sur votre visage, à la nuit tombée. Pour le reste, que Dieu protège les habitants ! Il ne manque que les tranchées, et le décor est planté. Allez, il faut garder l'espoir. »

Bien que j'y fusse né, je ne réalisais pas complètement que je me trouvais dans un de ces pays où la liberté s'arrache, à peine garantie. Les échanges virulents faisaient partie d'un réflexe de bonne santé mentale. Je ne me doutais pas toutefois que ça irait si loin. Je compris, jour après jour, pourquoi ils en étaient arrivés là. À partir de ma propre histoire, moi, Pascal Cazès.

« Mais... — Je cherchais une réplique. Vous êtes un pays jeune. Donc, à la recherche de lui-même. Prenez la mondialisation... »

Je ne pus aller plus loin. Omar me regarda comme si j'avais prononcé une insanité. Au mieux, une incongruité.

« Vous avez dit, mondialisation ? reprit-il, sarcastique. Je vais vous dire, la mondialisation, elle est venue, et elle est repartie tout de suite en courant. Quand elle a vu l'Algérie elle s'est enfuie comme une vierge effarouchée. Elle n'avait jamais vu un pays pareil avant. »

Ce défaitisme, je m'y étais presque habitué. Résignation à ce que chaque jour ressemble au précédent, sans le moindre progrès. J'avais aussi noté un phénomène inhabituel : l'évocation de questions intimes ou de destin personnel, comme il allait de soi en Europe, se heurtait ici à une sorte d'indifférence générale. On ne pouvait pas s'offrir ce luxe. Il fallait d'abord régler des questions vitales.

On se prépara peu après à partir. Trapu et sec, Omar serra ma main et insista : « Faites-moi confiance, je sais que j'ai raison. Vous pouvez me croire. »

J'avais appris aussi à me méfier. À relativiser. On se dirigea vers l'amirauté. Dans la vitrine d'un tailleur de la rue Bâb Azzoun, une affiche m'intrigua : « Tous les ourlets de pantalons seront récupérés dans la journée ». Je lus à haute voix la précieuse formule, Azziz se mit à rire.

« Argument commercial, dis-je en sifflotant. Sur le ton de la menace : vous n'allez pas nous encombrer avec vos pantalons plus d'une journée... Et tu ne récupères, dans l'affaire, que l'ourlet.

— Il y a un peu de ça, oui. »

Les ourlets, on les récupère. Les pantalons, on verra.

« C'est une belle phrase, estima Nestor. Macache, je ne vois pas où est le problème. »

Je n'avais pas dit qu'il y en avait un. Un ourlet de pantalon, ça ne se récupère pas d'abord. Je suis un puriste ? Je donne raison aux islamistes qui veulent limiter l'extension du français ? Peut-être.

« Une affiche un peu stupide, mais bon. Rien de grave », ajouta Azziz.

Ivre de mon prochain départ, n'ayant plus rien à perdre, je me lançai dans une explication : « Il y a une belle gravité ontologique dans cette histoire de pantalon. L'ourlet se taille la part principale, plus important que l'étoffe à laquelle il est rattaché. Suivez l'idée. On part du bas, du plus simple de la vie, un bas de pantalon. C'est souvent une bonne idée, la simplicité. Si on considère les guerres et le réchauffement de la planète comme plus déterminants, au moins dans l'absolu, qu'un ourlet de pantalon, on ne pourra pas comprendre comment certains crimes se produisent.

— Comme vous y allez.

— Les rues des villes du monde sont remplies de types qui véhiculent des concepts inconscients aussi nuls.

— Vous exagérez. L'affichette est un peu lourde, rien de plus.

— Ne le croyez pas. La démençe n'est jamais très loin de certaines expressions. Simplement elle est cachée, on ne la voit pas. Elles nous y conduisent. Je pense qu'il faut se méfier. Quand l'esprit se lâche, que les concepts s'en mêlent, tout peut arriver. Les morts tapent au carreau et demandent à entrer, les ourlets de pantalon ont une vie indépendante et la sensation de chaud se perd dans les méandres neurologiques. »

Nestor se mit à rire. Azziz s'arrêta de marcher et me fit face :  
« C'est la chaleur du hammam qui vous a perturbé à ce point ?

— Je ne crois pas. Je vous parle de meurtre. Meurtre du langage.

— Il vaut mieux celui-là que tous les autres.

— Tout est lié.

— N'insistez pas. Ce tailleur est un simple d'esprit, c'est tout ! Admettons que la jugeote et lui ça fait deux. Et alors ? Où est le problème ? »

Pour mon dernier soir en Algérie, Azziz avait tenu à m'inviter chez Barberousse, un restaurant de poissons en contrebas de la place des Martyrs. Gravures de Baba Aroudj et du vieil Alger ornaient les murs.

« Vous pensez comme Omar, n'est-ce pas ? demandai-je à mon ami. Vous ne vous faites plus d'illusions sur ce qui se passe ici ?

— Si, il me reste encore des doutes. Je vous commande des sardines d'abord, une petite assiette de calamars avec une salade épicée, ça vous va ?

— Parfait. »

Le patron vint saluer Azziz qui était un habitué des lieux.

« Puisque c'est le dernier soir et que je ne sais pas quand on se reverra, j'ai des petites choses à vous dire, Pascal.

— Je t'écoute, mon ami.

— L'Algérie est proche, et pourtant elle semble très loin parfois, n'est-ce pas ? C'est un de ses nombreux paradoxes. Proche de l'Europe, et si loin aussi. Mais ce n'est pas de ça dont je veux vous parler. »

A la fin du repas, Azziz poussa nos assiettes et non sans solennité s'adressa à moi :

« J'ai des recommandations à vous faire. Vous avez vu et compris pas mal de choses de ce qui se passe ici. Encore que tout, ou presque, soit caché. Mais justement ! Avec un peu de flair, on devine. Et vous êtes un intuitif. Ces choses que vous avez comprises, ou même cru comprendre, il

faut en parler autour de vous. À votre retour. Briser notre isolement. Je compte sur vous. Moi, je ne peux plus rien faire. Je n'ai même pas le droit de quitter ce pays. D'ailleurs, je n'en ai plus envie. Je suis fatigué. Essayer un nouveau refus de vos services consulaires, ça ne m'amuse plus. Tenez, je vais vous montrer le dernier imprimé que j'ai reçu.

— Ne cherchez pas, ce n'est pas la peine. »

Je ressentis une étrange impression. C'était comme s'il me confiait une mission. La dernière. J'avais une dette vis-à-vis de lui.

« Votre pays est dans nos pensées, ne vous inquiétez pas, dis-je pour désamorcer.

— Dans vos pensées ? Vous êtes sûr ? Moi, je connais des soi-disant historiens, ou des commentateurs qui descendent dans le dernier palace qui nous reste, et qui se taisent. Ils s'en tiennent, c'est tellement plus commode, aux mots d'ordre que la junte militaire leur jette en pâture. C'est de ce cercle infernal dont il faut sortir. Ces commentateurs connaissent la corruption du pays, la nature totalitaire du régime, mais comme c'est leur fonds de commerce, et qu'ils veulent continuer à venir, ils n'écrivent pas tout, loin de là, d'autant que le pays est verrouillé de l'intérieur. Ils se taisent. C'est moche. Ils ne nous aident pas.

— S'ils disent ce qu'ils savent, ils n'obtiendront pas de visas, vous savez bien.

— Et alors ? Certains d'entre eux sont d'extraction algérienne. Ils sont assez égoïstes pour faire passer leur désir de venir en Algérie avant la dénonciation de l'aberration de notre système. » Et, à douze heures de mon départ, il termina son couplet : « Personne ne nous aide.

— Arrête de me faire une scène parce que je rentre en France, lui dis-je. Ne t'inquiète pas, je parlerai.

— Promettez-moi quelque chose : dites ce que vous savez, ce que vous avez compris, c'est important pour nous, au moins autant que la dénonciation du colonialisme. On compte sur vous, mon ami. Ne vous inquiétez pas pour vos visas à venir. Un jour, ce cauchemar cessera. Le plus important est que vous disiez les choses, quelles que soient les conséquences. »

La soirée prit fin. Sur cette promesse que je n'oublierai pas. Vingt-quatre heures plus tard, j'avais retrouvé ma vie française, un peu sonné que deux heures de vol à peine suffirent à me séparer d'une partie de moi-même. C'était le jeu.



Il faut en parler autour de vous, avait dit Azziz. Les premiers jours, rien ne fut moins facile. Personne ne voulait m'entendre. On m'accordait quelques minutes, pas plus. Comment faire comprendre que nos amis d'Alger ne respiraient pas la forme ? Un brin de compassion, et c'était terminé. À qui le tour ? Je *devais* trouver le moyen de faire passer le message. Sans quoi, toute cette expédition n'avait servi à rien. Je n'aurais cherché qu'à me valoriser. Non ! Il me fallait respecter la promesse échangée sous le portrait de Barberousse.

Ici on est vite pris par la tyrannie de notre propre système de liberté. Tout le monde est pressé. Personne ne passe des heures dans les hammams ou les cafés à discuter démocratie, puisqu'on l'a. Comment témoigner ?

J'en suis arrivé à me demander s'il n'y aurait pas un lien entre la maladie d'Alzheimer et les animateurs télé. L'amnésie n'a jamais autant frappé. Pourquoi ? Mièvrerie ou bonhomie, talk show. Le professionnalisme tourne à vide, d'où une sensation d'isolement. Les programmes instillent les certitudes chamarrées d'un monde faussé, codifié, appelant à la rescousse le spectacle. Les conséquences à long terme ne se font pas attendre. Ces êtres faibles qu'on endort (le fameux public) ne comptent pour rien, on les abrute de paroles creuses à propos d'individus à la plastique souvent heureuse, lesquels finissent par vous donner l'impression qu'il vaudrait mieux ne plus être de ce monde puisqu'on n'aura jamais le droit de s'asseoir sur le fauteuil de l'animateur en compagnie même de son chien, à moins d'avoir tourné dans une quinzaine de films environ, entonné des dizaines de chansons, ou encore participé à des gouvernements. Bref, être à la mode, ce qu'ils appellent quelqu'un. Voilà à quoi je pensais alors que j'attendais le moment pour commencer à raconter mon voyage à Alger.

Mes amis Achir, Karun et Vidhya ne semblaient pas pressés de m'entendre. L'amitié, on n'a que ce mot à la bouche, dommage qu'elle soit si rare, elle justifierait un terme consacrant son absence. On se retranche derrière les blablas, ça donne de l'appétit. On coupa le son de la télé, mais on laissa l'image : terrifiant décor tout rouge, éclairage tape à l'œil, parfait pour combattre l'ennui. J'étais sûr que les téléspectateurs assidus de telles émissions étaient des Alzheimer en puissance, plus que ceux qui ne les regardaient pas. On les manipulait avec leur propre accord. Il fallait s'incliner. Honneur à l'ambition et à la vanité. Grandeur de la démocratie. La muraille entre abrutissement et divertissement n'avais jamais été aussi mince. C'était ça notre bonheur ? Voilà la réussite. L'animateur est un

tyran. Un dictateur. Il menace avec ses sourires. La notion de « gens » à la télé est si curieuse, associée soit à la célébrité soit aux faits-divers sanglants. Entre les deux, peu d'espace, une sorte de bourrage de crâne entré dans les mœurs, et qui passe pour du talent. C'est sublime.

Chacun est libre de se faire avoir. Chaque pays aussi, à tour de rôle, selon les périodes. La télé fabriquait les Alzheimer, elle les empêchait de s'exprimer, ou si petitement, ils en étaient réduits à rêver, rêver d'être à la place du chien de l'animateur, ce qui, d'un certain point de vue, n'était pas si mal. J'avais peur pour ce public, l'animateur compris. Lui aussi était menacé.

« Et si tu nous racontais ? fit Vidhya. Tu commencerais par le début... »

Tout ce que je voulais c'était qu'on échappe à cette télé. J'avais des histoires à leur dire...

Achir, une trentaine d'années, joufflu, souriant, pas du tout le genre à être invité chez les gens de la télé (ou alors il aurait fallu le relooker, mais qu'est-ce qu'on ferait de lui sur un plateau ? Ce qu'on fait des autres, l'hypocrisie en moins), insista : « Je veux tout savoir. »

On est tous tellement affamés, on rêve d'échapper à tous ces animateurs. Ils sont capables de tout pour rester au pouvoir, comme les militaires en Algérie, ils ne l'abandonneront qu'avec leurs vieux dentiers.

« Alors, Alger ? »

Alger : d'après mon passeport, j'y suis né.

Ce voyage m'a sûrement permis de lutter contre un Alzheimer précoce. Mais Karun est parti dans la cuisine ouvrir des huîtres à propos desquelles il a dit qu'elles venaient de Hollande, et alors, la Hollande ?

« Tu as retrouvé ton enfance ? dit Vidhya. Après tout, toi aussi, tu es un immigré comme nous.

— J'attends que Karun revienne, et je raconte. »

Des promesses, toujours des promesses.

« En gros, ça s'est bien passé. J'ai rencontré des gens extra.

— C'est difficile de ne pas s'entendre avec toi », a glissé Vidhya gentiment.

La grâce de nos rapports à moitié faussés (nos cultures respectives) lui permet de penser ça.

« Vous allez l'appeler comment ? »

Vidhya entamait son septième mois de grossesse. Ils envisageaient un prénom français. Histoire de casser le communautarisme en vogue. « Et si on l'appelait... Pascal ? a-t-elle lancé. Pour le coup ce serait exotique.

— Il va naître en France, mais il est indien, a ajouté Karun d'une voix sans appel. Si c'est un garçon, il s'appellera Manish.

— C'est un garçon », a repris Vidhya en riant.

Et pourquoi pas un Pascal indien, rien que pour les faire marronner, comme on disait dans nos familles algéroises ? Karun, Vidhya, Pascal, Achir... Entités insaisissables, endormies à la belle étoile. Impossible d'échapper à ce que les noms dégagent dans l'atmosphère.

J'ai déjà un pays, merci. Une nationalité, merci. Une vague religion, merci. Je suis au complet.

Karun, originaire de Delhi, est revenu s'asseoir auprès de nous. Il vous met tout de suite à l'aise. Le genre jovial. Détenteur d'un des pires savoir-vivre possibles. Si on modifie sans raison les règles du jeu social, qu'on prend des airs auxquels il ne s'attend pas, que tout simplement on triche, il est capable de se livrer à la plus cinglante ironie, il dégomme toute personne qui tente, du bout des lèvres, d'exercer une pression sur lui. À Delhi et maintenant à Paris, il travaille comme avocat, avec cette drôle d'habitude de démasquer l'adversaire. La notion de partie civile le poursuit jusqu'à son domicile, dans les affaires privées d'amitié qui l'entourent. Certaines professions s'imprègnent, comme le T-shirt dégoûlant d'un cycliste pédalant sous un orage. On choisit sa forme d'esclavage dans nos belles démocraties.

« Alors ? » reprit Achir.

Eveiller la curiosité, tout est là, hélas.

« Tu es né où, déjà ? lui demandai-je.

— Une petite ville. Pas bien connue. Pas loin de Tizi-Ouzou. »

Nous étions deux autour de cette table à avoir vu le jour de l'autre côté de la Méditerranée. La ville où il était né s'appelait Freha. Moi, j'étais né plus à l'ouest, dans la banlieue d'Alger. Nous n'appartenions pas non plus à la même communauté, et pendant les guerres au moins, ces trucs-là ça compte.

Je me suis mis à parler fébrilement de mes années en Algérie, pas franchement ce qu'on appellerait une petite enfance heureuse et sans mystère, il y a eu comme un silence respectueux, gêné, autour de la table. Vers la fin, Achir m'a rabroué à voix basse : « Allez, ça va, ça va, c'est pas grave, t'en es revenu, alors ?

— J'en rajoute, tu crois ? dis-je, intéressé par l'option qu'il me laissait.

— Ça ressemble à une comédie.

— Pas sûr. Paradoxale. »

Il m'enfonçait. Il aurait fallu le faire engager par un de ces animateurs sur l'heure pour le mettre au pas.

« Voilà, si tu veux. »

L'air de la nuit était doux. La tension descendait. Il me voit masqué parce qu'il est paumé, peut-être.

Masqué ? Né à Alger pendant que démarraient ce qu'on n'appelait pas encore une guerre, mais pudiquement les Evénements, entouré par des histoires de perroquet, où est le masque ? Depuis cette époque glorieuse et minable les manifestations de rue me font peur. Où est le masque ?

« Dans notre maison à El Biar il y avait une femme qui s'appelait Hadja. Elle me racontait des histoires de perroquet.

— Elle avait un perroquet ? demanda Achir.

— Elle habitait avec un frère qui chaque matin réveillait la maisonnée en fanfare, avant le lever du soleil : « Hadja, vous autres, levez-vous pour faire la prière ». Un jour, ils ont entendu l'oiseau crier : « Hadja, levez-vous pour faire la prière ».

— À la même heure ?

— À la même heure. Il répétait : « Hadja, Hadja, levez-vous pour faire la prière ». Même quand tout le monde était levé, il continuait à crier. »

Achir hocha la tête, comme s'il hésitait à me croire.

La soirée avançait et gagnait en grâce. Et je n'avais encore rien raconté. Une sorte de grâce, de charme involontaire qui se faufilait parmi nous. Tout le maniérisme habituel des petites fêtes avait disparu. On était mitraillés d'émotions à chaque nouveau quart d'heure. Deux raisons expliquent cela. D'abord, Vidhya devait entrer à l'hôpital le lendemain dans la matinée pour des examens. Elle portait un enfant qui voulait sortir trop tôt. Et ensuite, mon voyage.

« Tu as fini par l'avoir, ce visa, tu te souviens ? reprit Achir. Tu as dû revenir le lendemain. »

En effet.

Vers quatre heures du matin, Karun nous congédia. Il restait tant à dire...

Je ne pouvais pas lutter contre les heures.

Je me souviens, j'ai préparé le voyage en fourrant dans mon sac bouquins d'histoire et manuel de sudoku pour passer le temps. Batailles, guerres, conflits de religion et autres rivalités de famille font l'objet d'une énorme paperasserie dont une partie de sudoku viendra agréablement me détourner. À deux jours de mon grand départ je croisai Achir dans la rue.

Il avait l'air passablement excité.

« J'ai rencontré une fille.

— Cool.

— Bof.

— Comment ça ?

— Celles à qui tu plais ne te plaisent pas, et celles qui te plaisent ne veulent pas forcément de toi. »

Ah oui ? J'ajoute, au risque de le choquer, que la séduction seule ennue, irréaliste, tronquée : elle semble sortie de l'imagination d'un scénariste d'Hollywood ou du Caire. Nous n'en sommes plus là.

Complicé, le compatriote, aussi compliqué que les relations entre France et Berbérie depuis plusieurs siècles (surtout après l'institution de la Régence d'Alger). Sans pédanterie de ma part. Après tout, je suis un Algérois — et pas un Algérien, comme on nous apprenait à le dire avant l'Indépendance. Confusion mortelle aux yeux de l'Armée Secrète.

« Elle ne te plaît pas ? Laisse tomber.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. »

J'étais pressé. La récupération des visas au consulat se faisait exclusivement entre 14h30 et 15h30. J'avais déjà eu un mal de chien à réunir toutes les pièces. Si je manquais le créneau, mon voyage était à l'eau.

« Ça ne marche pas toujours dans les deux sens, mais bon. Tu t'es amusé, ça compte. Pour elle aussi, sûrement. »

Achir n'avait pas l'air convaincu. Il renouait avec ses vieilles peurs. Celles de plaire ou de ne pas plaire, l'image qui tremblote dans le miroir. Ou plutôt : est-ce qu'elle me plaît assez ?

Des désirs généralement enfouis ressurgissent, comme une tâche indélébile sur un vêtement.

« Elle habite tout près d'ici. Deux stations de tram. Ça ne change pas grand-chose.

— Je n'ai pas de conseils à te donner. C'est quoi, cette histoire de tram ?

— Elle s'appelle Patricia. »

Il est ivre. Ça ne m'intéresse pas. Je n'ai pas le temps. Cherche-t-il de la sollicitude ? On n'est pas sûr de l'obtenir en croisant un type comme

moi dans la rue qui part en Algérie. Et puis, je ne suis pas un expert. Je ne m'intéresse qu'aux histoires collectives, destins des peuples, etc. Pas les trucs individuels. Je finis par lui dire : Plutôt que t'embourber il vaut mieux faire un long voyage. Un tour de la terre, quelque chose comme ça. Si tout se passe bien, tu oublies. Les voyages, c'est une facilité de caisse, mais ça marche. Un cache-misère. Attendre que ça passe. On se décrasse, comme au hammam. On efface la buée sur la vitre.

Encore dix minutes, et j'étais quitte pour rater mon rendez-vous au consulat.

« Elle habite où ? »

— Dans un immeuble d'angle.

— Cool. »

Il a souri.

« Ça dispense une belle clarté, les immeubles d'angle. Deux univers de rues. »

C'est comme s'il parlait de ses sentiments clandestins. Il veut déjà sortir de sa prison. Terrain vierge et sauvage des émotions.

« Vrai.

— Patricia est mon premier immeuble d'angle. Elle préfère qu'on l'appelle Patsy. La chambre donne sur une petite rue, et le salon sur le boulevard. »

Je savais tout. Là-dessus, j'enfournai mon beau vélo pour arriver, trop tard, au consulat d'Algérie. J'eus beau supplier, pour moi, juste pour moi, je vous en prie, j'ai même failli dire « je suis Algérois », Algérien même si vous voulez, vous ne pouvez pas me faire ça — Désolé, revenez demain, il est 15h40, n'insistez pas.

J'étais de trop belle humeur pour insister. On ne force pas ces choses-là. Celles de l'enfance. Je revenais à Alger après quarante-quatre ans et six mois d'absence. Je n'étais plus à un jour près. Je me rendais en Algérie, ex Berbérie, pour mon petit compte personnel, pas pour débiter des théories fumeuses sur la colonisation, et autres effets pervers de l'Histoire, aspects positifs de la colonisation française outre-mer compris.

Je rappelai Achir en rentrant et lui proposai de boire un verre. Je voulais lui parler de l'Algérie, mais lui il voulait me parler de Patsy. Il était plus amoureux qu'il ne le croyait. Mes histoires d'occupation de la Berbérie ne l'intéressaient pas du tout. Et pourtant, il était né en Kabylie. Il me raconta que bravant le froid, il était passé hier tard dans la nuit devant ses fenêtres. Lumières éteintes. Un jour de jalousie en moins...

« Elle n'était pas là, à moins... Je ne sais pas. Et...euh... je...

— Quoi ? Dis.

— Non, rien. C'est tellement...

— Dis.

— Sur la balustrade de la fenêtre de sa chambre elle a laissé une serpillière pendouiller... »

Ouille, c'est plus grave que ce que je pensais avant d'arriver trop tard au consulat d'Algérie. Il en est à observer des serpillières. Maladresse des âmes en souffrance. Je remarquai que les lanières de ses tennis n'étaient pas lacées. Une chevelure hirsute, une veste jaune en coton râpée. Qu'est-ce qu'il voulait faire d'elle, l'enlever ?

« Tu l'espionnes ? »

Après tout, l'exercice de la folie a quelque chose de tentant. L'espionnage amoureux, on a tous fait ça.

« T'as pas froid ? »

Il me regarda comme si je me moquais de lui.

« Non, puisque je l'espionne. Je ne l'espionne pas, je passais juste par là, c'est tout. »

Deux jours plus tard, visa tamponné tout beau, triomphant, futur roi de Berbérie, j'embarquai dignement à bord d'un airbus bondé d'Algériens retournant au pays fêter l'Aïd.





## Vol AF 3548

Le roi dut toutefois prendre place côté couloir, et non près du hublot. La compagnie ne considérait pas le retour au pays comme une circonstance donnant droit à la vue. Je compris que je ne verrais rien à l'atterrissage. Ça ne suffisait pas que j'aie quitté l'Algérie à neuf ans, dans des conditions plutôt chaotiques, non, ça ne suffisait pas, au point que je ne me souvenais pas si le retour vers la mère patrie (tu parles de mère patrie) avait eu lieu en bateau ou en avion. Sans compter l'amnésie dont cette fois j'étais seul coupable. Et maintenant j'étais empêché de voir Alger d'en haut. Ce n'était plus le moment de continuer les simagrées. Je voulus jouer franc jeu avec mes nouveaux compatriotes. Quarante-quatre ans et six mois plus tard, j'avais sinon tous les droits, au moins celui de contrer le hasard qui m'avait vu attribuer le siège idiot du couloir. J'ai décidé d'attaquer la question du hublot avant même que l'avion décolle.

« Je voudrais vous demander une faveur : à l'arrivée à Alger, est-ce que je pourrais... est-ce que vous pourriez me laisser votre place ? »

Et dans la foulée, sans laisser le temps au triste sire, l'occupant du hublot, de respirer, je lui assénai, comme s'il en était personnellement responsable : « Je ne suis pas revenu en Algérie depuis quarante-cinq ans. »

J'avais triché de six mois.

« Bien sûr ! s'est écrié mon compatriote. Tout de suite même. »

Ah quand même.

« Merci. On y va ? »

— C'est long, reconnu-il. Vous avez l'air jeune. »

Il oscillait entre compassion et incrédulité. Il n'avait pas l'air de me croire.

« Vous êtes Algérien, n'est-ce pas ? » suggéra-t-il enfin.

Je dirai : difficile question. Étais-je Algérien ? Tout dépendait du point de vue. De celui de l'Organisation, sûrement pas. Si j'écoutais mon passeport et ses conseils planqués en patriotisme aigu, je ne l'étais pas non plus. Si j'écoutais ma petite enfance, je l'étais à moitié. Si j'écoutais l'adulte que j'étais devenu, le pourcentage montait encore et atteignait les soixante-quinze pour cent. Et si enfin j'écoutais l'Histoire je l'étais à cent pour cent.

Tout dépendait du point de vue. Oui, j'étais Algérien. C'était la découverte de l'année.

« Je suis né en Algérie », détournai-je assez habilement.

Droit du sol contre droit de nationalité. Droit de l'âme contre droit d'un bout de papier tamponné. Paperasserie contestable mais nécessaire.

Mon tour de passe-passe fut poliment ignoré par mon interlocuteur. J'étais né en Algérie, probablement dans d'obscures circonstances sans intérêt : j'avais droit au hublot, puisque je le réclamais.

On procéda aussitôt à d'habiles contorsions et divers enjambements rendus nécessaires par l'étroitesse de la cabine. Je me retrouvai plouf dans le siège divin qui devait me permettre de découvrir la blancheur supposée d'Alger avec la hauteur de vue nécessaire. Du recul, qu'il soit aérien ou non, j'allais en avoir besoin. Tant de pistes avaient été brouillées à cause de tous ces cons. J'allais ajouter : tous ces cons de l'Algérie française, mais j'ai décidé finalement de ne pas m'exprimer comme ça, ce serait insultant, et ils seraient fâchés. Et surtout, l'insulte a pour elle un lourd handicap : elle détourne les problèmes, les fausse. Je préfère rester calme et lucide. Eux l'ont été si peu, manipulés par cent trente années d'un système colonial qui leur est tombé dessus sans que les conséquences aient jamais été pesées, sauf peut-être par ce pauvre Napoléon III. Oh j'avais promis !

« On va voir Alger avant l'atterrissage, n'est-ce pas ? m'inquiétai-je, pris de remords d'avoir causé tout ce remue-ménage.

— Bien sûr, m'assura le voisin qui de gauche était passé à droite. Vous allez voir très bien. »

Acquiescement général de la rangée. À moins d'un coup fourré du pilote, nous survolerions Alger. Je verrais la ville dans le détail, sinon comme je l'avais laissée en juin 1962, au moins comme elle était aux dernières nouvelles. Tranquillisé, j'attachai enfin ma ceinture et m'octroyai presque du bon temps à suivre les procédures de sécurité. Je décidai également de pas tout gâcher en ouvrant le livre que je m'étais procuré une semaine plus tôt. Son titre était sans appel : *L'agression française de 1830*. Pourquoi la ressasser ? Aussi incontestable soit-elle, elle s'inscrivait dans un lointain passé qui ne concernait pas le présent voyage. Je l'étudierai plus tard, l'agression, et pas dans un avion, depuis le 11 septembre on devient superstitieux.

Je m'envolai certes vers le pays qui l'avait subie, mais mes voisins Algériens ne semblaient pas en souffrir. On ne pouvait pas s'égarer dans l'histoire et le passé à n'importe quel moment, sur n'importe quel prétexte.

Je ne tardai pas d'ailleurs à me rendre compte que mon coéquipier d'enjambements était plongé dans une grille de difficulté moyenne de sudoku. Sudoku : il s'agit d'une autre agression, mais vers l'esprit cette fois. J'avais, quant à moi, laissé le précieux recueil dans la valise.

On décolla enfin, et tout se passa bien. Sauf qu'une demi-heure environ plus tard, une persistante odeur de brûlé se répandit dans la carlingue. On se regarda les uns les autres, discrètement d'abord.

« Que se passe-t-il ? » dis-je enfin.

Mon voisin de droite leva les yeux de sa grille.

« Ça sent le brûlé, accepta-t-il de confirmer.

— Ça sent le brûlé, ajouta son propre voisin.

— Ça sent le brûlé, répéta une autre, plus loin.

— Ça sent le brûlé, s'époumona un jeune passager devant nous.

— Doucement !

— Comment doucement ? Ça sent le brûlé ! »

L'odeur se fixa au fond de nos gorges. La panique de la répétition des mêmes mots compensa le ralentissement de sa progression. Quelques minutes passèrent, pas plus de deux, peut-être moins : ces circonstances échappent au temps. La peur prend le relai de la conscience... le temps connu est balayé.

J'avais oublié mon agression française, ô combien, et concentrai toute mon attention sur l'odeur de brûlé. Elle n'était pas violente, décréta mon cerveau. Pas violente, mais avérée. Pas le moindre parfum de cigarette dans la cabine. Et de toute façon, qui aurait osé fumer en plein vol ?

J'apportai enfin mes conclusions aux passagers :

« Quelque chose a brûlé, dis-je brillamment.

— Quelque chose a brûlé, répéta aussitôt mon voisin.

— Ça sent une drôle d'odeur.

— Ça sent une drôle d'odeur », fit en écho un autre passager au bout de la rangée.

C'est le moment où mon voisin jugea utile de se présenter :

« Mon nom est Hamza.

— Pascal Cazès, enchanté.

— Enchanté. »

Un silence, puis quelqu'un reprit : « J'ai entendu un petit bruit sec. »

Je songeai soudain, en regardant aimablement mes voisins, combien la France avait réussi, et pendant si longtemps, à coup de grands principes creux et d'éducation mitonnée dans les détails, à me désalgréria-

niser, et curieusement, en me plaçant sur l'échelle non d'une seule vie, mais de plusieurs successives, la troisième République bien plus que le timide second Empire. En l'espace de deux générations le boulot avait été accompli, des milliers d'êtres avaient été déracinés pour plaire à un empire colonial, et rares étaient ceux, à présent, qui pouvaient même reconsidérer les choses telles qu'elles étaient avant leur appartenance forcée à la France. J'étais pourtant de ceux qui voulaient y voir plus clair, essentiellement pour honorer le seul dieu auquel je croyais, celui de la justice.

« Quel petit bruit sec ? demanda Hamza.

— Un petit bruit sec, lui répondit-on.

— Ça sent encore le brûlé. »

On ne plaisantait plus, l'heure n'était plus au passé, ni aux regrets, ni à la colère, ni à rien d'autre. L'heure était à la recherche d'une simple explication : d'où venait l'odeur ? La cabine allait-elle prendre feu ? Notre collectif décida d'alerter un membre de l'équipage. L'agitation monta d'un cran. D'incessantes allées et venues, un cri même, achevèrent de nous persuader que la sécurité du vol entre Paris et Alger était menacée.

« N'est-ce pas que ça sent le brûlé ?

— Et on a entendu un bruit sec. Comme une détonation.

— Une petite dénotation, précisai-je, une petite. Ce n'était pas une vraie détonation.

— Ah oui, vous dites ça, vous !

— Un bruit sec ? reprit le steward.

— À plusieurs reprises. »

Ce fut tout. Le chef de cabine fila vers le cockpit. Cinq minutes passèrent. La voix du commandant de bord retentit soudain, grave et solennelle : « Une odeur suspecte vient d'être détectée par des passagers à l'arrière de la cabine. Pour la sécurité de tous nous allons modifier le plan de vol et atterrir à Marseille. Nous venons de recevoir l'autorisation. Nous vous demandons dès à présent d'attacher vos ceintures. L'atterrissage est prévu entre seize et vingt minutes ».

C'est difficile de dire avec certitude ce que l'on ressent. On ressent qu'on est vivant, oui, encore vivant. D'autres le sont aussi autour de vous. On ressent que tout peut s'arrêter. Je n'ai pas été au-delà. La panique ne m'a pas saisi. Pourtant j'ai l'impression qu'à compter de cette minute plus rien ne fut pareil, ni dans cet avion ni dans ma vie. Je le crus dès cet instant. Plus rien ne fut pareil. L'angoisse s'empare de vous, mais elle ne porte pas ce nom. Les adjectifs s'empressent d'accomplir leur fonction visant à dramatiser, et à banaliser. Une indescriptible (pourquoi ne pourrait-on pas la décrire ?)

angoisse s'empara de certains d'entre nous. Je dis « nous » sans savoir exactement, juste par intuition. Les individualités s'effacent. Ce que je sais c'est que le dénommé Hamza était prostré. Et aussi son voisin de droite. Et aussi celui qui écrit ces lignes. Et aussi deux jeunes femmes sur le côté droit de l'avion. Quant aux autres passagers de ce vol mémorable (je me permets l'adjectif, vu les circonstances), on ne les voyait pas.

« Qu'est-ce qu'on peut faire ? dit Hamza, l'air plus résigné qu'apeuré.

— Rien.

— Quoi ?

— Rien », insistai-je.

Hamza traduisit aussitôt ma pensée :

« C'est comme ça de nos jours. Les avions atterrissent d'urgence. »

Il avait raison. C'est comme ça de nos jours. Ils atterrissent d'urgence. Je fus saisi d'un irrépressible besoin de me gratter le dos, et je dus détacher ma ceinture.

« Je suis angoissé, avouai-je à Hamza.

— Vous voulez faire un sudoku ? » proposa-t-il aussitôt, comme si c'était le seul remède efficace.

Je déclinai cette offre aimable et me grattai le haut du dos avec vigueur. Impossible pourtant de confondre. Six mois plus tôt environ, j'avais attrapé une sorte de gale lors d'un voyage au Népal. J'avais mis deux bons mois pour m'en débarrasser. Tout à coup je ressentais les mêmes picotements terribles, les mêmes envies de m'arracher la peau.

Un sudoku ? Il n'avait pas honte ! L'idée fit très vite son chemin le long de mes grattages. Pour échapper à mes démangeaisons, je ne tardai pas à crever d'envie d'attaquer une grille.

« Vous vous grattez ? dit Hamza. Vous vous grattez fort. Vous avez mal où ?

— Je me suis chopé la gale, formulai-je comme à mon dernier confident.

— Mais c'est contagieux, ça !

— Ça ne l'est plus.

— Ça ne l'est plus ?

— Oui.

— Je préférerais quand même changer de place. »

Il faudrait déjà qu'il vive jusqu'au temps d'incubation de la bestiole sous la peau (trois semaines environ). Il ne manquait vraiment pas

d'air. On allait atterrir à Marseille au lieu d'Alger, on avait tous une trouille bleue, et lui, il voulait changer de place.

« Ce n'est pas le moment, expliquai-je.

— Comment ce n'est pas le moment ! explosa-t-il.

— Ne vous en faites pas, je ne suis plus contagieux. »

Le pauvre Hamza parut horrifié, bien plus que par l'annonce de l'atterrissage forcé à Marseille. Il murmura quelque chose à son voisin de droite. Une telle suspicion de mes deux camarades à bord déclencha chez moi une véritable crise d'urticaire. Je me tortillai sur mon siège et vis leur terreur augmenter. Ils étaient attachés et se sentaient prisonniers de leur siège.

« Ne vous approchez pas ! s'écria Hamza à un geste minuscule que je fis, qui ne visait aucunement à me rapprocher de lui. Ne vous approchez pas.

— Je vous ai dit que je ne suis plus contagieux. Comment est-ce qu'il faut vous le dire ? »

Il me fit cet aveu troublant qui en dit long sur le goût des uns et des autres pour la vérité : « Vous n'aviez qu'à ne rien dire, mon ami, se lamenta-t-il. Rien dire. Ce n'est pas le moment de nous raconter vos histoires.

— C'est vous ! Je regrette, c'est vous. Vous m'avez demandé pourquoi je me grattais.

— Vous n'aviez qu'à ne pas répondre.

— Moi, je réponds.

— Mais puisque vous dites que vous n'avez pas la gale, quel intérêt d'en parler ? »

L'avion entama sa descente. Un nouveau message du commandant annonça des turbulences prochaines. Le temps était exécrable. Le destin s'acharnait contre nous.

« Je ne l'ai plus. C'est tout ce que je vous ai dit.

— Moins fort ! s'écria la jeune femme dans l'allée de droite. Moins fort. »

Hamza consentit à baisser d'un ton.

« Où est-ce que vous avez chopé un truc pareil ? demanda-t-il avec l'espoir que je lui annonce que c'était une blague. Je croyais que c'était éradiqué, la... »

Il laissa sa phrase en suspens. Le mot lui paraissait plus imprononçable que son sudoku. On peut penser ce qu'on veut de ce parasite, mais le mot lui-même, on ne peut pas lui faire de grief : il n'est pas déplaisant. Il

est d'ailleurs porté par des gens célèbres, invités par les meilleurs animateurs de télé.

« Au Népal.

— Au Népal » répéta-t-il incrédule.

Je ne voyais pas pourquoi il avait l'air si abattu.

« Vous savez, vous pouvez l'attraper en France ou en Algérie, n'importe où, en fait. Et même dans un avion. »

Je sais, je n'aurais sans doute pas dû prononcer cette dernière phrase. Ce n'était pas habile de ma part. Il se mit à brailler : « Changez-moi de place ! Changez-moi de place. »

Une hôtesse s'avança vers notre rangée.

« Merci de rester calmes.

— Monsieur a la gale. »

Elle feignit de n'avoir rien entendu.

« Nous allons bientôt atterrir. Je vous prie de rester attachés, merci. »

Et elle s'éloigna, nous laissant avec notre différend.

« Ça va maintenant, je n'ai pas la gale.

— Vous avez dit que vous l'aviez ?

— J'ai dit que je l'avais eue... Quoi ? Qu'est-ce qu'il dit ? »

Je vis le voisin d'Hamza lui murmurer quelques mots à l'oreille.

« Il dit que quand on l'a, on l'a. »

J'explosai : « Ah oui, il dit ça ? Et quand on est con, on est con.

On le reste toute sa vie. »

Ils se renfrognèrent et restèrent quelques instants silencieux.

« Ça recommence, ça sent le brûlé. »

L'avantage fut immédiat : la gale passa au second plan de nos préoccupations. Au moins, temporairement.

L'odeur de brûlé nous refila un bon coup d'angoisse.

Hamza attaqua à nouveau sur la gale. Les intempéries étaient terminées. Je regardai par le hublot : le ciel était radieux en Provence. Il aurait dû l'être à Alger !

« Vous avez dit qu'elle existait aussi en Algérie. C'est aussi faux que de dire que nos ancêtres à nous Algériens sont les Gaulois », fit-il avec aplomb.

Je ne voyais pas du tout le lien avec la gale. Drôle de comparaison. Pourquoi me sortait-il un truc pareil ?

« D'abord je n'ai jamais dit que vos ancêtres étaient les Gaulois.

— Donc vous, vous êtes Français, pas Algérien ? »

Je me sentis piqué à vif et résistai non sans mal à une soudaine envie de me gratter. On n'y comprenait plus rien.

« Ce n'est pas moi qui dirai que les Algériens ont pour ancêtres les Gaulois, certains, peut-être, mais une infime minorité, non significative, ceux qui descendent des esclaves que les pi...

— Je suis bien d'accord avec vous », coupa-t-il.

Il y eut un silence, puis il ajouta : « Remarquez, ils sont bien gentils, les Gaulois. Mais nous, c'est autre chose. »

Je ne m'octroyai pas le temps de réfléchir sur le traumatisme culturel qu'avait dû constituer ce bourrage de crâne de l'époque coloniale. Il était si bête qu'il n'aurait jamais dû perturber le sentiment d'identité des habitants de l'ancienne Berbérie (en même temps vous êtes sapé sur un territoire qui est par lui-même flou). C'est facile de ma part de dire ça. Quand on nie votre existence en tant qu'artiste, vous avez le choix entre le renforcement (et la vanité) de votre statut interne, ou le doute. Les Algériens n'avaient pas douté longtemps. De guerre lasse, et de moins en moins lasse, ils s'étaient débarrassés de ceux qui ne voulaient pas voir qu'ils avaient eu une vie avant 1830.

A l'heure où notre avion était dangereusement détourné sur Marseille, il me parut nécessaire de ne pas revenir sur l'époque coloniale. Nous avons besoin d'être solidaires les uns des autres. Pas de ressasser de vieille histoires.

« Vous voulez que je vous raconte comment je me suis débarrassé de cette saleté ?

— Qui ça ? Quelle saleté ? Ah ! »

Il se mit à rire.

« On est obligés de parler de ça ?

— Non, mais en attendant l'atterrissage et de comprendre d'où vient cette odeur de brûlé, qu'est-ce qu'on peut faire d'autre ? »

Il se résigna. Je l'avais convaincu. À croire que la gale était le seul sujet compatible qu'on pouvait se permettre en pareilles circonstances.

J'entrai aussitôt dans la technique : « Vous avez une phase d'incubation qui peut aller jusqu'à quatre semaines maximum. Ça dépend, au fond, de la santé des parasites, leur rapidité à éclore. Quatre semaines



pendant lesquelles il ne se passe rien, vous ne vous doutez pas une seconde de ce qui vous attend. »

Je me grattai le genou, ce qui, je le vis bien, lui fit peur.

« Ne vous inquiétez pas, c'est nerveux. D'ailleurs, c'est ce que j'ai cru assez longtemps. Quand j'ai commencé à me gratter à mon retour de Katmandou...

— Ça ne sent plus le brûlé, m'interrompit-il.

— Si, encore un peu, dis-je brisé dans mon élan de lui raconter ma longue et exceptionnelle aventure avec la gale.

— D'où cela a-t-il pu venir ?

— Je vous ai dit, au Népal. »

Hamza marqua un net agacement.

« Mais non, je parle de l'odeur.

— Ça ne sent presque plus, juste un peu, confirma son voisin. C'est peut-être rien du tout. Qu'est-ce qu'ils vont faire de plus une fois qu'on aura atterri à Marseille ? »

Aucun d'entre nous n'avait pensé si loin.

Je tâchai de ramener Hamza vers notre sujet.

« Si les bestioles résistent, vous devrez faire plusieurs badigeonnages avant de vous en débarrasser, repris-je en sautant plusieurs étapes.

— Ah oui ?

— Oui. Ça ne vous intéresse pas.

— Si, si.

— À l'hosto ils appellent ça la gale des gens propres. Remarquez bien, on ne voit pas ce qui est sale dans le processus. Mais ils vous disent ça pour ne pas culpabiliser les couillons qui l'attrapent.

— L'avion tangua drôlement.

— Le diagnostic une fois posé, vous avez le traitement. Et là, ça se complique, parce que...

— Chut, taisez-vous, je n'ai pas entendu le message. »

Ma voix avait couvert celle du commandant. Il ne semble pas qu'il ait rien dit d'important et nous ne remarquâmes aucun mouvement particulier autour de nous. Les voyageurs semblaient plutôt résignés.

« Vous vous badigeonnez un liquide visqueux à souhait, assez ignoble en fait, sur tout le corps, censé tuer les parasites que vous avez sous la peau et qui prospèrent chez vous. Vous savez comment vous vous rendez compte qu'ils sont là, que vous avez la gale ? Les bêtes, les acariens si vous préférez un terme plus neutre, plus médical, laissent des excréments sous

votre peau, des excréments, laquelle peau réagit en provoquant une éruption cutanée de type boutons... »

Je vis qu'il n'écoutait pas.

« C'est dégoûtant ! s'écria-t-il. Et vous dites encore que c'est pas sale.

— Des excréments d'acariens, n'exagérons rien, ce n'est pas une affaire. Vous dites que c'est dégoûtant ? C'est dégoûtant, mais n'exagérons rien, les bestioles, elles ont le droit de vivre. Et si elles vivent, alors elles chient, c'est normal, non ? »

Il ne répondit rien.

Il ne semblait pas considérer que c'était normal. Je le sentis plutôt agacé. D'une certaine façon, agacés, nous l'étions tous.

« Si vous oubliez de badigeonner un millimètre de votre corps avec la solution tueuse d'acariens, vous êtes bon pour tout refaire le lendemain. Vous aurez compris que c'est exactement ce qui m'est arrivé... »

Nous étions sur le point d'atterrir. Comme mes voisins, je me demandais à quoi cette escale forcée à Marseille allait servir. Le commandant avait-il reçu des instructions peu après le décollage ? Avait-on attendu que des passagers remarquent l'odeur suspecte pour justifier la décision d'atterrir ? Les salafistes de la prédication et du combat, dont j'avais lu la veille la nouvelle dénomination d'organisation Al-Qaïda au Maghreb islamique, avaient-ils été repérés dans l'avion ? Pourquoi ne l'avaient-ils pas été au moment d'embarquer ? Avaient-ils adressé leurs revendications aux gouvernements algérien et français ? J'avais remarqué, dix minutes environ après le décollage, plusieurs mouvements intrigants vers le cockpit. Les services français craignaient-ils un acte de terrorisme ? Autant de questions que, penché sur ma grille de sudoku, je fus contraint de me poser, Hamza ayant décidé d'ignorer par un fier silence mon exposé sur la moyenne affreuse de la peau connue sous le nom de gale.

« Je ne cherche pas à connaître les réponses, je cherche à comprendre les questions », je me souvins de la parole de Confucius. Apercevant de mon hublot la piste d'atterrissage, je n'aurais pas toutefois dédaigné d'avoir quelques réponses à toutes ces questions, et surtout sur nos chances de redécoller au plus vite pour Alger. Mon voyage allait-il tourner court, quarante-quatre ans et six mois après l'exode ? Me faire un coup pareil ! Une enfance gâchée, ça n'avait pas suffi. Toujours les mêmes tares de la politique qui venaient parasiter (la gale, par comparaison, c'était un cadeau) l'existence des simples. Personne n'allait m'empêcher de retrouver les lieux de mon enfance, de renouer avec eux. Personne. Je me donnerais

les moyens pour parvenir à mes fins. Ils ne pouvaient pas m'interdire de revenir. Je ne remontais pas le temps. Au contraire ! C'était vers l'avenir que mon esprit était tourné. Retrouver ses racines c'est une façon de grandir, de rejoindre l'univers, pas de cultiver la nostalgie, surtout pas.

Le pilote posa l'airbus en douceur. Je ressentis un coup de blues. J'avais rêvé d'atterrir à Alger, et je me retrouvais à Marseille. Refoulant une envie de chialer, je serrai les poings. Hamza avait les yeux fermés, ce que j'interprétai comme une volonté manifeste de sa part de ne plus discuter avec moi. Mon cerveau était en ébullition. Je sautais d'une idée à l'autre, comme si ma dernière heure était venue. Je repensais à la question : Êtes-vous Algérien ? Confucius aurait sans doute au préalable cherché à comprendre le sens de la question, et après peut-être il aurait résolu l'énigme, s'il en s'agissait d'une.

Hamza ouvrit les yeux et me sourit.

« Ça y est, nous avons atterri ? »

— Comme vous voyez », dis-je assez sèchement.

J'étais vexé. « Cette gale, pas vrai, elle vous en a causé des soucis, fit-il pour m'amadouer.

— Pas tellement, vous savez. Au fond, on s'habitue. On vit avec ces parasites-là comme avec ses bourreaux. C'est un peu le syndrome de Stockholm. Appliqué à des bestioles. Vous finissez par les aimer.

— Je crois que moi, si ça m'arrivait, je ne les aimerais jamais, fit-il après un temps de réflexion. Et puis, je ne connais pas Stockholm. »

L'avion roula jusqu'au bout de la piste, loin de tout bâtiment. Il s'immobilisa, je vis de mon hublot une file de véhicules aussitôt s'approcher. Ils entourèrent rapidement l'appareil. De l'une des voitures sortirent trois hommes qui se dirigèrent vers le cockpit. Une première passerelle fut hissée peu après vers l'appareil.

« Vous voulez ? proposai-je à Hamza.

— Merci. »

Il engloutit une bouchée de chocolat praliné, les mêmes que celles qu'on appelait les « bouchées à 35 » dans mes jeunes années à Alger. Je suppose que nos parents les payaient ce prix-là en fin de mois, en réglant l'épicière qui nous faisait crédit. En fait, non. Je confonds mes rêves et la réalité : il fallait les payer cash.

« J'aime tellement le chocolat, précisa-t-il. J'en mangerais sur la tête d'un teigneux.

— Et d'un galeux, aussi, semble-t-il », dis-je en riant.

L'heure n'était plus trop aux plaisanteries.

Un message bref nous intima l'ordre de sortir par l'arrière, dans le cadre d'une invraisemblable procédure à laquelle les stewards semblaient habitués, soit que l'incident ne fût pas si rare, soit qu'ils se réjouissaient de la mise en pratique d'un point resté jusqu'à ce jour théorique dans leur formation, et qui nous vit, rangée après rangée, descendre avec timidité la passerelle et attendre sur le tarmac qu'on voulût bien nous renseigner sur la suite des événements. Des hommes armés nous encadrèrent. Nous ne pouvions nous déplacer de plus d'un mètre sans recevoir aussitôt un de leurs regards fermes et dissuasifs.

« Comment définiriez-vous l'odeur ? entendis-je l'un des policiers demander à une jeune passagère.

— Des allumettes brûlées.

— Merci. Et vous ? »

Allumettes brûlées ? Je n'aurais pas été aussi définitif. Je ne suis pas, reconnaissons-le, un spécialiste en odeurs de brûlé.

« Et maintenant, des chiens ! » s'exclama soudain, stupéfait, Hamza qui se tenait à mes côtés, en posant les mains sur ses hanches. Maintenant qu'il était debout, je remarquai plusieurs choses (sa position assise dans l'avion me les avait cachées). Il était de petite taille et il marchait avec une canne. Je situais son âge entre trente et trente-cinq. Il avait des yeux bleus dont un léger trait de khôl soulignait la vivacité.

« Des chiens, on aura tout vu. »

Cinq molosses bien nourris dont j'aurais été en peine de définir la race s'agitaient au bout de leurs laisses tenues par des policiers en civil qui les firent monter dans l'avion dès que le dernier passager fut descendu. L'équipe cynophile demeura à l'intérieur une bonne dizaine de minutes. Apparemment, sans succès. Et sans aboiement.

« C'est quoi, cynophile ? demanda le voisin d'Hamza avec lequel nous formions un petit groupe qui ne frayait pas sur le tarmac avec les autres passagers. Cinéophile ?

— Non, cynophile. »

Il se mit à rire.

« Je sais bien, cynophile. »

Au fond, c'était logique. Ils avaient mobilisé un bataillon cynophile de la police marseillaise, pas moins. Des chiens entraînés à détecter les explosifs et autres odeurs suspectes. Je me demandais quel était le palmarès de ces chiens. Combien d'odeurs avaient-ils à leur répertoire ? Ce devait être un sacré boulot. Bien récompensé, je n'en doutais pas.